Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 26 (1918)
Heft: 7

Artikel: Le château de Habsbourg
Autor: Reichlen, Fr.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-21645

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

pour leur représentant », le citoyen Mousson, secrétaire de l'Assemblée provisoire, le même qui, deux ans plus tard, devait entrer en conflit avec Frédéric-César de la Harpe.

Les comités citadins abandonnèrent vite, sous l'empire de circonstances plus ou moins prévues, l'idée première d'obtenir de Berne des réformes, préférant les accomplir eux-mêmes, sous les auspices de la France, mais en obtenant que, contrairement au bruit, fondé ou non, d'une République rhodanique ou d'une réunion à la France, les Vaudois resteraient Suisses. Ainsi du reste l'entendait Frédéric-César de la Harpe, l'instigateur de la Révolution de 1798. Aujourd'hui encore les Vaudois sont passionnément Suisses.

L. MOGEON.

LE CHATEAU DE HABSBOURG

Une des promenades les plus faciles et en même temps les plus charmantes pour l'hôte de Baden, est certainement celle de la bretèche de Habsbourg, que l'on aperçoit de loin, isolée sur la colline de Wulpelsberg, à l'écard de tout bruit de la plaine.

Avant les restrictions actuelles, un train de chemin de fer passait à chaque instant et vous transportait gentiment jusqu'à la station de Schinznach. De cette station jusqu'à Habsbourg, il n'y a que la durée de quelques minutes; la route, du reste, est bonne; elle s'insinue tout doucement et sans grande pente dans une allée de hêtres qui forment un dais de feuillage, qui préserve des piqûres du soleil.

Si le « kuriste », comme on désigne l'hôte de Baden, est ingambe, il s'arrêtera déjà à Brougg et fera à pied le reste du

chemin. C'est celui que nous avons suivi et qui a son charme. Le long de la route, notre imagination se repaîssait de souvenirs, d'histoires, de légendes sur cette famille de Habsbourg qui a fait son chemin, depuis qu'elle possédait une petite seigneurie, égrenée le long de la Reuss, jusqu'au jour où elle porta le globe de l'empire.

Dans le nombre des légendes, nous en cueillerons une qui est surtout restée attachée au vieux donjon de Habsbourg, comme la draperie de lierre qui cache ses lézardes ; elle a trait à la fondation de ce Burg. Nous savons que les légendes sont d'habiles fileuses, qui n'ont jamais perdu une occasion de glisser un récit même extraordinaire. A mesure que le temps efface la mémoire du passé, elles arrivent et rétablissent aussitôt les faits.

Adoncques Monseigneur de Strasbourg, appelé Wernher de Habsbourg, le même qui présida à la construction de la célèbre cathédrale de ce lieu, grand bâtisseur d'ailleurs de châteaux et de monastères, était propriétaire de fiefs dans la contrée d'Argovie, mais son domaine manquait de demeure somptueuse. Sans belle et bonne résidence, la seigneurie ne faisait pas bonne figure; il fallait une grande masse de murailles, qui devait en imposer par une apparence de force et pouvoir résister aux incursions des pillards, tous les jours plus fréquentes.

Et puis chaque seigneur digne de ce nom qui voulait être absolu dans son fief devait élever sur la colline une solide ferté avec tours flanquantes, des corps de logis aux toits aigus, garnis de girouettes étincelantes. L'entrée en était défendue par des ponts-levis où il y avait encore une herse ; les remparts zigzaguaient autour des cours et des passages. Monseigneur Wernher, ne pouvant diriger la bâtisse qu'il avait projetée, chargea son parent Radbot de ce soin et lui fit parvenir de grosses sommes de marks d'argent pour payer

le coût. Lorsque la forteresse fut terminée, l'évêque vint la voir, mais il fut très marri de constater qu'on avait méconnu ses ordres ; qu'au lieu de trouver une ferté redoutable, il ne voyait qu'une bretèche, une bicoque, qui n'offrait pas le moindre refuge. Radbot fut vertement sermonné, mais il prit sa revanche.

Le lendemain, au premier chant du coq, il y avait grand mouvement autour du château de Habsbourg, on avait appelé les bans et arrière-bans des paysans de Birr, de Birmendorf, de Gebensdorf, de Windisch, d'Altenbourg, de Brougg, qui répondirent à l'appel de Radbot et vinrent se placer armés de toutes les armes qui étaient en leur possession dans la cour de la place. Cette muraille humaine était imposante. Lorsque sa Grandeur l'évêque de Strasbourg sortit pour se rendre compte de la rumeur qui pénétrait jusque dans sa retraite, Radbot alla à sa rencontre et lui dit : Voilà, Monseigneur et maître, ce que j'ai fait de votre argent ; j'ai acquis seigneuries sur seigneuries, ce qui a augmenté le nombre de vos vassaux qui vous sont dévoués et vous défendront bien mieux que des murailles de pierre. Jamais un ennemi ne pourra avec cette muraille humaine pénétrer dans vos terres ; jamais bandes armées ne camperont dans nos environs.

Seigneur Wernher comprit la sagesse de cet avis et ne revint plus, ajoute la légende, visiter son château.

La grimpée de la colline du Wulpelsberg, qui sert de piédestal au château de Habsbourg, présente quelques coins assez raides, mais le sentier a soin de les éviter par ses multiples lacets et ses escaliers de racines de hêtres, qui s'entremêlent d'une façon bizarre. Ce qui a son charme, c'est le dôme de feuillage des hêtres de la forêt, qui est assez épais pour garantir le passant des feux de l'été. De temps en temps, on entend dans ce feuillage l'éclat d'ailes; c'est un

couple d'éperviers qui est dérangé dans sa sieste et prend son vol.

Bientôt on est récompensé de sa peine par la vue d'un admirable panorama, qui se déploie déjà au pied des murailles du donjon de Habsbourg, qui couronne la petite montagne et est drapé de feuillage et plein de nids d'oiseaux. Il a conservé dans la mort quelque chose d'imposant et d'austère avec la patine noire de ses pierres. A dire vrai, il n'y a que ce donjon et une partie de la construction dans la direction du nord qui présentent des vestiges du château primitif. Le reste : le corps du logis n'est qu'une médiocre construction, une œuvre lourde, banale, un spécimen de style laid, introduit par les baillis qui se sont succédé jusqu'à la Révolution sur la colline du Wulpelsberg. Ici, comme ailleurs, le bailli ne passait pas pour avoir le culte du beau.

On fixe la date de la fondation de notre vieille demeure féodale à l'année 1020, et la légende que nous avons citée en passant ne fait pas erreur lorsqu'elle attribue à seigneur Wernher de Habsbourg, évêque de Strasbourg, la fondation et à son parent Radbot la construction. Pour cette fois, la légende n'est pas en défaut.

En creusant les fondations, on n'aura pas manqué de mettre au jour des murs appartenant encore à la vieille tour, datant de l'occupation romaine, et qui servait de *specula,* d'observatoire sur le vaste horizon. Des objets de provenance évidemment romaine ont été recueillis soit au sommet, soit dans les environs du monticule.

La construction de Radbot ne comprenait pas précisément un château-fort et il n'a jamais existé ici, mais une forteresse de troisième ou quatrième classe, ce que les Allemands désignent sous les noms de Wart ou Lugburg, une tour d'observations, de signaux, comme on en a beaucoup élevé chez nous et que nous décorons impunément du nom de châ-

teaux. Ces tours à signaux étaient utilisées par les Romains; ces derniers en ont élevé un peu partout, surtout sur les rives du Rhin et du Danube, où on en rencontre de distance en distance. Elles sont les premiers jets de notre télégraphie sans fil : le jour, comme avertissement, on y brûlait du bois vert, de manière à produire de la fumée et la nuit, on y entretenait un feu ardent.

Il ne pouvait y avoir à Habsbourg, en fait de corps de logis, qu'un abri pour le garde ou pour quelques sentinelles; les membres de la famille de ce nom demeuraient dans leur terre de Altenbourg, puis au château de Stein, près de Baden, ainsi qu'à celui de Kybourg [1]. Dans tous les cas, le fief de Habsbourg changea souvent de propriétaires; il prenait surtout sa valeur de sa situation exceptionnelle; c'était un lieu fortifié qu'on ne pouvait laisser tomber en des mains trop faibles ou étrangères. Un jour cependant, ce fief tomba en quenouille, en faisant partie des biens des dames clarisses du monastère de Königsfelden, qui ne s'occupèrent plus de la vieille « bastie », dont les murs croulaient après chaque orage. Mais un messager venant de Berne se présenta à la supérieure du couvent et lui tendit un petit billet, qui nous a été conservé, et dont le texte est le suivant : *An die Frowen ze Künnigfelden, den Turm zu Habsburg in Tach und Ehren zu alten, den myn Herren mögen nit geliden, dass et zu Schanden Komme, so er doch ein Schutz des Landes ist, als sie wüssten* [2].

Bâti à l'extrémité du plateau qui est de forme irrégulière,

[1] Contrairement à la tradition, l'empereur Rodolphe de Habsbourg est né le 1er mai 1218, à Limbourg-sur-le-Rhin, dans le Brisgau, et non dans le château de Habsbourg.

[2] Aux dames de Königsfelden, nous vous informons que la tour et la toiture que vous avez à entretenir se trouvent dans un mauvais état que Messeigneurs ne peuvent tolérer, attendu, comme vous ne l'ignorez pas, que cette tour fait partie de la défense du pays.

le donjon carré de Habsbourg est bien une œuvre du XIIme siècle où le mode de construction reste romain et le restera longtemps encore malgré les Croisades, qui apportèrent leur tribut de transformations surtout dans la construction. On s'est servi ici de gros blocs de pierre du Jura, de plus d'un mètre de longueur et de 30 à 40 centimètres de hauteur, que l'on a préparés et rendus unis avant de les placer l'un sur l'autre et que l'on a liés par un ciment de chaux devenu d'une extrême dureté. C'était pour l'éternité qu'on bâtissait pareille tour. Elle est complètement distincte des constructions qui l'entourent. Elle peut avoir une soixantaine de pieds d'élévation, la largeur est de 34 pieds et l'épaisseur des murs, à la base, est de 8 pieds. Cette épaisseur diminue progressivement d'étage en étage; vers le haut de la tour, il n'y a plus que 3 ou 4 pieds. Elle était divisée en trois étages, ce dont il est facile de se convaincre en voyant les trous dans lesquels venaient s'engager les poutres des solives. Chaque étage ne recevait qu'un petit rayon de lumière à travers d'étroites ouvertures qui tiraient le jour d'en haut pour le premier étage, comme nos caves. Il est très probable que ce donjon n'a jamais servi de logement à son intendant ou gouverneur, si ce n'est que le veilleur se serait arrangé un logis temporaire lorsqu'on craignait des attaques.

Nous savons qu'on évitait d'accéder par le rez-de-chaussée dans les donjons, c'était presque toujours par le premier étage et par des ouvertures que bien des observateurs ont pris pour des fenêtres, soit au moyen de ponts-levis, soit encore au moyen d'échelles ou d'escaliers mobiles qu'on y entrait. Aujourd'hui, la vieille tour de Habsbourg est dépouillée de sa charpente à quatre pans, qui la protégeait jadis avec ses toits couverts de tuiles; une couronne de créneaux l'a remplacé, ce qui lui donne un aspect qui a quelque chose de rude et de sauvage.

Dans l'état actuel où nous trouvons ce qui reste du Habsbourg du moyen âge, il est difficile de se rendre compte de ce qu'il était autrefois, de sa disposition intérieure, car il ne reste, pour ainsi dire, que les murs des façades de sa maîtresse tour qu'on n'a pu transformer; tout ce qui existe aujourd'hui est venu s'ajouter postérieurement, à des périodes différentes. C'est à gauche du donjon que se trouvait jadis l'entrée de la forteresse où on aurait découvert les assises d'une seconde tour, qui aurait daté de l'époque de la construction par Radbot; elle aurait eu 24 pieds de largeur et les murs avaient une épaisseur de 5 pieds. Sa construction est identique à sa voisine, soit un amoncellement de gros moellons de silex, posés horizontalement et à plat comme les briques dans les constructions romaines. Ce serait dans le cours du XVme siècle qu'on a abattu sans raison cet ouvrage de défense, qui protégeait l'entrée de la forteresse se trouvant ici.

Au lieu de cet ouvrage militaire, nous avons une étable.

La façade à l'est a dû être construite ou peut être restaurée dans le cours du XIIIme sicle. C'est cette façade que les estampes anciennes et modernes, les cartes postales reproduisent le plus souvent avec son immense paroi de lierre planté par le gardien Hummel, au commencement du XIXme siècle.

Au XIIIme siècle, la fièvre de la construction des châteaux-forts diminuait; il y avait pléthore de forteresses un peu partout. Les logis voisins du donjon prirent un autre aspect; le luxe s'était insensiblement introduit; il fallut moins fermer le coin habité, le rendre plus spacieux; de vastes salles de réception remplacèrent les réduits.

Quant aux tours d'enceinte, la forme cylindrique prévalut comme pour le donjon. Celui-ci est couronné d'une galerie de mâchicoulis, et l'on a lieu de croire que la maîtresse

tour de Habsbourg se défendait aussi par des mâchicoulis; il existe des trous dans sa hauteur, qui font présumer qu'ils ont été faits pour y glisser des poutres qui soutenaient les galeries saillantes.

Au coin de la façade, à l'est, nous avons la grande porte de l'entrée à plein cintre avec quelques moulures. C'est tout ce que le château peut offrir en fait d'art; celui-ci n'a pas eu grande faveur dans sa construction. De la porte principale, on pénètre dans une petite cour servant à tout, et qui donne accès à une écurie, à une grange, à un réduit quelconque. Une paire d'escaliers en bois de sapin se joint à une muraille et vous conduit directement à une vieille salle, qui est la Trinkstube, la salle à boire, car le vieux berceau de Habsbourg a été transformé en auberge. Les beaux temps des épopées romanesques, les vaillantes escapades des chevaliers ont disparu et ont fait place à une bonne petite station accueillante, qui vous verse une bière écumeuse de la Brasserie du Cardinal de Bâle, laquelle vaut certes le vin du petit clos qui se trouve au pied du donjon et qui n'a aucune parenté avec le Johannisberg des rives du Rhin.

Un poêle monumental, comme on les construisait autrefois, monte dans la salle à boire jusqu'au plafond et il faut être quelque peu agile pour escalader ses degrés élevés. A la paroi qui a pris une patine sombre, sont attachés, dans des cadres, des chromos représentant des portraits de l'empereur François-Joseph d'Autriche, de l'impératrice Elisabeth et de leur fils le prince Rodolphe. C'est tout ce que nous avons découvert en fait de souvenir de cette illustre famille.

Moyennant le versement préalable de deux sous, vous êtes admis à visiter la grande salle qui est à l'étage supérieur et à laquelle on donne le nom pompeux de salle des chevaliers. Elle vient d'être restaurée ces dernières années. Ne nous figurons pas entrer en plein moyen âge et res-

pirer la poésie âcre et farouche, tendre et amoureuse des *minnœsingers* avec leur chevelure inculte et leurs chausses usées par un long voyage. Aucun trophée fait avec les armes ramassées sur le champ de bataille, aucune vieille soie des drapeaux ornent les parois.

Point de souvenir de vénerie, laquelle a pris une si grande place dans la vie du moyen âge, pas d'andouillers des cerfs cloués sur les portes, pas de tapisséries brodées par une châtelaine et figurant un sujet pris dans la Bible. Dans le fond de la salle, il manque la large cheminée, avec sa hotte décorée de riches motifs de sculptures. Point d'encombrement de vieux bahuts sculptés, d'anciens meubles de prix, de bibelots curieux. Les fenêtres ne sont pas garnies de vitraux tamisant la lumière de vives couleurs. Au plafond, pas de profonds caissons. Ce que nous voyons, c'est un décor de salle à manger, avec tables et chaises massives, mais les nappes sont enlevées. Nous ne devons pas omettre cependant les fresques qui se déroulent au-dessus des fenêtres d'un coin de la salle à l'autre; elle représentent des hiéroglyphes héraldiques; ce sont les armoiries de Leurs Excellences les baillis et les baillives qui se sont succédé dans le petit Etat de Habsbourg, et l'ont gouverné au nom de la république de Berne. C'est tout un grimoire que cette bande qui se développe au loin et, pour le profane, il n'y voit que des symboles cueillis dans tous les règnes de la nature, où les fauves, les oiseaux de proie coudoient des grelots, des roues à moulin, des herses et des rateaux. Il nous semble que l'artiste-peintre aurait pu découvrir un autre sujet, plus approprié, retraçant quelques faits ou épisodes légendaires de l'histoire du vieux castel de Habsbourg.

La façade du sud a été élevée vers 1415, alors que la seigneurie passa sous la domination de Berne. Si les baillis n'ont vraisemblablement pas présidé à la bâtisse du corps du

bâtiment, puisqu'ils sont arrivés plus tard, ils y ont certainement laissé leur cachet. C'est une lourde construction, un entassement de pierres, qui part des anciens remparts et s'élève, en se penchant, jusqu'à un troisième étage que couvre une charpente aux pans peu élevés. L'hirondelle ne vient pas ici suspendre son nid à la corniche; elle ne vient pas non plus y gazouiller; elle préfère son vieil ami et voisin le donjon. En contemplant cette étendue de maçonnerie, on est surpris de constater qu'au XVme siècle on était encore à ménager le jour et les bienfaisants rayons du soleil; à peine remarque-t-on quelques baies de fenêtres jumelles et triples, qu'il faut chercher sur l'étendue de la façade.

Dans le nombre des estampes, des gravures que le souvenir de Habsbourg a fait fleurir, il existe un vitrail datant de 1620 qui nous paraît le plus sincère, car la fantaisie s'est dépensée aussi à nous donner de ses produits. Ce vitrail porte en légende : *Contrafactur des Fürstlichen Hauses Habspurg wie es noch diser Zeitt in wäsen. 1620* .

Le donjon est couronné par une charpente à quatre pans; tous les toits sont couverts de tuiles, un vaste fossé entoure la partie à l'est, il est comblé aujourd'hui et sert d'esplanade, de jardin-brasserie. Les eaux pluviales des toits sont réunies et un long chéneau avance sur le fossé et laisse couler les eaux en cascade. Les murs qui défendaient l'ancienne entrée du château, côté nord, au-dessus de la forêt du Wulpelsberg, sont bien conservés et très visibles. La seconde tour qui a dû exister est déjà détruite et l'entrée est transportée là où elle se trouve aujourd'hui.

Les corps des bâtiments n'ont pas subi le moindre changement. Sur un tertre, de l'autre côté du fossé, il y a une chapelle avec un clocher sans flèche, orné d'une cloche; la chapelle est fortifiée par des contreforts. Dans le fond, il y a le village de Birr et au-dessus d'une colline s'élève le châ-

teau de Wildegg, que l'on voit aujourd'hui encore sur une arête et qui fait un grand effet. Nous savons qu'il est actuellement transformé en un musée, propriété de la Confédération.

Si la perspective de notre vitrail laisse à désirer, si le paysage est mal compris, la vue de l'ancienne forteresse de Habsbourg nous paraît encore la plus authentique de ce que nous avons vu.

Aujourd'hui, le château de Habsbourg, avec la petite propriété qui l'entoure, fait partie du domaine de l'Etat d'Argovie; il y a placé un gardien qui cultive en même temps le domaine et joint la fonction d'aubergiste.

Dans la lignée des gardiens, qui a ses illustrations, nous trouvons la famille Hummel; elle a rempli sa mission durant environ un siècle. Un de ses membres eut l'honneur de recevoir dans sa bretèche l'archiduc Jean d'Autriche, en juin 1815, et en octobre suivant son frère, l'empereur d'Autriche, qui revenait du congrès de Paris, puis plus tard le prince impérial Ferdinand.

Pour recevoir l'empereur d'Autriche, le garde Emanuel Hummel se mit en frais et se vêtit d'un vieux costume de guerre, d'une cuirasse, et alla faire la garde à l'entrée du château, armé d'une hallebarde. Il adressa la bienvenue à son illustre visiteur en pur patois du pays. Nous ignorons si Sa Majesté comprit la langue rustique de Huminel. Après avoir visité tous les logis, l'empereur se rendit au donjon. Là, Hummel avait préparé des coups de mortier, toute une artillerie, au sommet de la tour. Mais son hôte empêcha cette démonstration, en lui disant en souriant : « Abstenez-vous de cette artillerie, mon bonhomme, j'ai suffisamment goûté, ces derniers temps, des coups de canon. » La légende ajoute que la réception du garde Hummel n'était pas désintéressée; il reçut 20 doublons pour l'achat d'une

vache à Rauschenbachs, laquelle prit le chemin du castel, ornée de fleurs et à son cou pendait une clochette brillante et sonore. On la connut longtemps dans la contrée sous le nom de la vache à l'empereur. On ajoute encore que le noble visiteur admira de préférence la vue dont on jouit jusqu'aux confins du vaste horizon des Alpes plutôt que la construction de ses ancêtres, qui ne lui disait pas grand'chose.

En effet, la vue dont on jouit depuis l'esplanade de Habsbourg devait retenir l'empereur Joseph, car elle est admirable. Elle s'étend sur un vaste cortège de glaciers, depuis les Glärnisch jusqu'au Stockhorn. C'est une dentelle de cimes blanches dans le bleu de ciel intense, dans une perspective infinie jusque dans les brumes lointaines. Et ce qui a encore son charme, c'est que pour voir cette enfilade de glaciers, il n'est pas besoin de se vêtir d'un uniforme d'alpiniste : casque de colonie, lettres cabalistiques épinglées à son veston, culottes courtes, gros bas de laine, souliers ferrés à triple semelles, alpenstok tatoué de noms en spirale de tous les *fluh* et *horn* possibles; chaque mortel peut jouir ici sans grande peine de la vue des régions de la glace éternelle. Plus près, il y a les montagnes aux pentes chargées de forêts et de pâturages, puis plus bas les villages petits comme la vue d'un troupeau épars et, comme cadre à ce tableau pittoresque, des sapins aux grandes franges noires qui se balancent paresseusement. Le panorama qu'on a ici vaut la peine de s'y rendre.

Au bas de la colline, dans la direction du midi, il y a une vaste plaine qui paraît sans caractère; elle se faufile entre les monticules comme un immense lac de verdure, et étend ses baies jusque bien loin. C'est le Birrfeld. Un village accroupi dans les hautes herbes a pris place au milieu, c'est le village de Birr. Cette plaine cacherait un monde de souvenirs, suivant les traditions et les légendes qui y courent, en liberté. Il faut remonter avec elles jusqu'au Vme siècle, à l'époque

où les barbares sortirent de leurs forêts en hurlant pour fondre sur les riches possessions romaines. La plaine de Birrfeld serait le pendant des Champs catalauniques, célèbres par la défaite d'Attila en 451.

C'est la tradition qui nous transmet ce fait; il a été déjà cueilli par l'historien de la contrée, François-Louis Haller, de Königsfelden, qui l'a reçu des vieilles gens du pays. C'est ici que les légions romaines, gardant Vindonissa, attendirent les bandes alémanes qui avaient rompu la barrière du Rhin et les détruisirent. Ce fait se serait passé au début du Vme siècle. Tel fut l'acharnement qu'après le combat, les mânes des soldats morts se battirent encore, trois jours durant, sur le champ de bataille. Les Alémans vaincus se retranchèrent derrière un rempart de charriots et de cadavres et se défendirent jusqu'au dernier homme. Un tel ruisseau de sang coulait qu'on aurait pu le puiser avec des urnes. Les tertres qui se voient encore sont les tombes des barbares, de l'autre côté du Rhin. Aujourd'hui, lorsque le vent souffle en tempête, ce qui n'est pas rare dans cette plaine où rien ne la protège, on entend des bruits étranges, des rumeurs lointaines; des nuées d'âmes s'engouffrent dans les forêts voisines, chassées par la violence du vent. Ce sont les mânes romaines et alémanes qui n'ont pas terminé leur lutte. En ce jour, la légende peut dormir, les arrière-petits-fils des légionnaires romains sont de nouveau aux prises avec les arrière-petits-fils des alémans et la lutte est aussi farouche qu'au Vme siècle. Il n'y a que déplacement des Champs catalauniques.

Fr. REICHLEN.